

“J’interviendrais” : le « Big Bang » de la Rencontre.

« Vivre-avec l’enfant » : tout simplement, tout naturellement.

Ce matin là, précisément le troisième des 7 matins que j’allais vivre avec Boubacary, un truc se passait dans ma tête, une idée, un coup de génie, ou bien plutôt un changement de point de vue qui engendrait en moi une vrai « révolution d’âme ».

Des fois les choses nous semblent insurmontables juste parce qu’on ne les regarde pas du bon côté.

La perception étant la même, c’est la signification qu’on leur donne qui nous amène à Voir, au-delà des apparences, bien au-delà des angoisses. L’angoisse, c’est une sorte de nébuleuse qui fait écran entre nous-mêmes et l’extérieur. Elle flotte tout autour de nous, elle nous fait flotter aussi, au milieu du monde, sans pouvoir vraiment le regarder, sans pouvoir le saisir, et surtout, si elle est tellement massive, sans pouvoir y agir pour le modifier. La seule solution envisageable serait se changer soi-même afin de ne pas y rester paralysé. Et c’est exactement ce qui c’est passé en moi ce matin : jusque là constamment angoissée, tout d’un coup, les choses m’ont parus différentes, plus familières peut être, sûrement plus belles. Beau, c’est le bon adjectif, facile, infantile, et en même temps riche des mystères. Personne ne peut dire ce qu’est la beauté : pour moi elle est liée à une forte envie de vivre, qui se traduisait dans mon cas en une envie de « vivre-avec » l’enfant. Donner et recevoir, pas seulement au niveau des soins psychologiques ou physiques, mais au niveau de vie. Apprendre à vivre, dans une dialectique de soutien mutuel, à travers les petites angoisses quotidiennes. A sa façon, à ma façon, à notre façon.

Vivre, ce n’est pas évident. Chacun à sa façon, chacun en faisant ce qu’il peut. Etre là, c’est ça qui compte, être là, seconde après seconde.. maintenant.. et aussi maintenant.. et maintenant..on continue à vivre, mais est-ce qu’on EST vraiment là, sommes-nous présents dans le temps présent ? C’est aussi face à l’autisme, face à Boubacary et grâce à lui finalement, que j’ai appris la Beauté de chaque petit moment. Parce que, qu’on le veuille ou pas, la vie est faite de moments. Et chaque moment demande notre présence.

Tout naturellement, n’étant pas sa sœur, ni son psy, ni sa mère, mais étant son anim’, qu’est ce que j’aurai pu faire pour lui, pour qu’il puisse vivre le moment, qu’est ce que j’aurai pu lui donner de mieux si non mon « être-là » à ma manière, toute naturelle, toute personnelle, toute présente ?

Je le regardais, il était sur son lit, en train de sauter-crier-taper les autres et soi-même, au bout d’une nuit privée de sommeil, au bout d’un couple des journées, les fameuses premières 48h avec l’enfant, bien difficiles et j’oserais dire angoissantes. J’avais l’impression de me dissoudre intérieurement, avalée par l’angoisse, avec la sensation d’inutilité et une dépression croissante qui m’empêchaient de voir derrière ses crises et ses « tape-tous-et-tout », derrière la carapace de sa pathologie.

Mais enfin, c’est en le voyant rire, ce matin-là, que je me suis dit : « Gloria, réveille toi ! Ne vois-tu pas ? Là, il y a un enfant ».

Dès là, tout a changé : ma façon de le voir, lui, grand et gros au moins 4 fois moi, mais en vérité encore enfant, lui, tout simplement; ma façon de le voir moi-même, non plus menacée ni par son apparence physique ni par ses crises ou angoisses, mais moi, tout simplement ; et ma façon de regarder la rencontre avec lui, une possibilité d'une nouvelle forme de « vivre-avec », presque en aide mutuelle, chacun comme il peut, nous, tout simplement. C'est là que j'ai senti bouger quelques choses en moi, et c'est à partir de ce moment, où j'ai vraiment commencé à regarder l'enfant en tant que sujet, que je me suis reconnue moi aussi comme sujet, que j'ai senti qu'on aurait pu être sur le même niveau. C'est là qu'un bout de lien avec l'enfant a pu s'instaurer, au moment où je me suis placée dans la rencontre autant que moi. Tout simplement, tout naturellement.

Mes premières 48h avec Boubacary

Je n'ai pas pu faire le convoyage avec Boubacary, ce qui est dommage car le moment du train est sans doute très spécial. Il y a nous (les anim's et les coordo's), il y a les enfants et il y a les autres. Le comportement de l'enfant pendant le voyage initial peut être très différent de son comportement en colonie, dans une structure apte à lui, et très différent aussi du voyage du retour, quand le réseau des liens entre enfant-enfant, enfant-anim' et anim'-anim' a déjà pu s'instaurer. Le convoyage est selon moi le moment où tout est encore possible, tout est en jeu et pourtant on n'a rien de concret dans nos mains. C'est la transition du milieu habituel vers l'inconnu. L'attente de quelques choses, l'attente de l'arrivée à destination. Et chacun rempli cet attente à sa manière. Il y en a qui regardent sans cesse l'heure, ou qui s'agitent, ou qui dérangent les personnes autour. Les réactions des autres dans le train sont aussi intéressantes que les réactions des enfants. C'est là qu'on peut observer l'enfant dans le milieu social, un bout de miette de son existence dans le monde extérieure.

Est-ce qu'il s'ouvre aux autres, est-ce qu'il en est influencé, est-ce qu'il les voit ? Les bruits, les sons, les règles, l'attente, le changement, sont des choses qui le touchent ou en reste-t-il impassible ?

Ce que je sais sur le comportement de Boubacary pendant le convoyage correspond à ce que les autres ont pu me référer : calme et posé pendant tout le trajet. Ne touchait personne, ne bougeait pas. Apparemment, quelques choses à changé dès qu'il a su que j'étais son anim. Il a en fait tout de suite commencé à « me tester », c'est-à-dire à voir jusqu'où je pouvais lui résister : ça se traduisait en ne pas écouter ce que je lui disais, à me chercher pour me frapper et attendre des réactions de ma part, à frapper les autres enfants, crier, courir partout, casser les meubles. Tout ce qui peut être vécu comme limite, soit physique soit psychologique, il cherchait à les casser. Et il s'adressait à moi avec le regard, ce qui est surprenant. D'une manière ou d'une autre, il savait que j'étais là. Je ne pourrais pas trop dire comment il appréhendait ma présence, mais quand même j'y étais. Ça ne veut pas dire qu'il y avait en place une vraie interrelation entre nous deux –au contraire j'ai passé les premières 48h en ayant l'impression d'être pour lui rien d'autre qu'un objet, à la fois canapé, tapis ou poupée à taper selon le moment- mais quand même ma présence ne lui était pas vraiment indifférente. Or, je mentirais si je disais que je me suis trouvée tout de suite à l'aise avec lui, ou plutôt avec l'autisme. Je me suis surprise en fait de mes premières réactions émotives pendant les 48h. J'angoissais tout le temps. Je n'arrivais pas à le considérer comme « mon gosse », je ne pouvais même pas arriver à m'imaginer la possibilité de construire un lien avec lui. Je n'arrivais pas à avoir une place dans la relation. J'étais frustrée, dans une envie constante de pleurer, je pensais que de toute façon il s'en fichait de moi, il ne me voyait même pas, il m'utilisait comme couette pour créer sa « peau », un objet. Un objet, interchangeable. Mais petit à petit on avance, et petit à petit j'ai avancé. Tout d'abord en reconnaissant mes angoisses, et après en travaillant dessus. Et oui, moi aussi j'avais mes angoisses et pas seulement lui. Pas du même ordre, mais quand même c'était dans la Rencontre et seulement dans la Rencontre qu'on aurait pu travailler.

Evolution

Boubacary ne démontrait aucun intérêt à l'interaction avec les autres, mais au moins il savait qu'ils étaient là. Son comportement était très aléatoire, on ne pouvait jamais prédire ce qu'il aurait pu se passer d'ici à 10 minutes. On le laissait tranquille dans son lit pour la sieste, et tout d'un coup on le retrouvait dehors en train de sauter sur le trampoline en cassant toute la structure avec son poids. Il ne semblait pas pouvoir gérer sa force, ou en avoir conscience. Quand je l'ai vu la première fois, je suis restée choquée : un énorme gosse black de 14 ans, genre le lit est trop petit et s'il utilise le trampoline il va causer un tremblement de terre. Mais vous savez quoi ? Il était trop cool dans son pyjama. Il faisait trop rire avec ses expressions bizarres. Ses sourires. Ses gestes. Il faisait rire. Et il riait aussi, par exemple avec les chatouilles. Il s'amusait à la piscine. Il criait, il angoissait, il se dispersait. Mais, au fond, c'était un enfant. Il avait le droit de s'amuser lui aussi. Et moi j'étais là, j'ai compris que j'étais là pour ça, pour l'« animer », et mon projet avec lui devint de lui transmettre le plus possible d'enthousiasme pour qu'il puisse passer des bonnes vacances. Et je pense que ça a marché. De plus en plus que j'acceptais ses bizarreries, de plus en plus que j'arrivais à le contenir, à m'y sentir à l'aise, de plus en plus on arrivait alors à s'amuser ensemble tout en respectant les autres et les règles générales du séjour.

« Vivre avec » est la chose la plus simple et naturelle qu'on puisse faire. C'est donner à l'autre et à nous même la conscience de nos existences respectives, tout en acceptant qui nous sommes, tout en s'engageant dans la vie à notre propre manière. « Animer » quelqu'un, c'est lui donner « animus », force de vivre, enthousiasme, et en même temps lui donner un lieu psychique dans notre psyché, pour qu'il puisse prendre forme, pour qu'il puisse se sentir exister.

« Contenir » un enfant autiste, ça permet de pouvoir être « peau » pour nous même aussi. Des fois on oublie que nous aussi on a besoin de se contenir, se replier, se sentir exister parmi les choses du monde. Et c'est en se comparant avec l'autre qu'on acquit conscience de soi. Qui on est nous pour nous-mêmes, qu'est-ce qu'on peut être pour l'autre.

Se doucher, manger, aller aux toilettes. Ce sont des choses qu'on fait sans pas trop leur donner d'importance, dans la vie de tous les jours. Des fois on oublie de les faire car on est pris par d'autres choses, d'autres « priorités » ; mais pour ce que j'ai pu apprendre à mon stage cet été, c'est à travers ces petites choses banales qu'on avance. Si on ne mange pas, on meurt. Si on ne prend pas soin de soi dans le quotidien, on ne va pas très loin. Chacun à sa façon de le faire, manger, se laver, faire pipi. Il s'agit toujours de la Rencontre : avec la nourriture, avec l'eau, avec notre corps et ses besoins, avec nos instincts, nos inhibitions, nos propres interdits, nos libertés. Toutes ces activités essentielles ont dans l'être humain une valeur symbolique. C'est-à-dire qu'elles veulent dire « autre chose » au-delà de leur apparence. Manger ce n'est pas évident. Se laver non plus. Et dormir..quelle catastrophe ! Il y a là, dans ces soins-besoins quelques choses de magique. Pour nous tous et pas seulement dans la pathologie, ces petites attentions quotidiennes sont signes de quelques choses de plus profond. Par exemple, je suis sûre de ne pas être l'unique à se gaver de gâteaux si je suis en proie à l'anxiété. Ou à avoir du mal à aller aux toilettes quand je ne suis pas chez moi ou je suis stressée. On dit que c'est normal, on dit. Normal.

Je peux dire avec soulagement qu'en ce qui concerne la propreté, Boubacary y faisait très attention. S'il se salissait, il se nettoyait tout seul et s'il salissait l'environnement, il se concentrait pour rendre tout propre à nouveau. Il était très autonome, il s'habillait tout seul et mangeait en utilisant fourchette et couteau. Il arrivait même à accomplir des tâches relevant de la motricité fine (boutons de la chemise..), sans aucune difficulté, voir avec du plaisir. Il allait aux toilettes tout seul. J'ai n'ai eu aucun

problème avec Boubacary pour ce qui est hygiène et propreté, ni pour se laver, ni pour manger, même s'il avait la tendance à se remplir de pain pour faire face au vide de l'attente. Voilà, l'attente, c'est ça qui a été ma plus grande difficulté, car il n'arrivait pas à la gérer et, dès qu'il n'y avait rien à faire, il angoissait, il criait, il n'était plus là. L'attente et la relation avec les autres, qui étaient là pour lui mais pas vraiment. Il était plus posé et calme en petits groupes ou tout seul qu'avec le group entier (9enfants et 7anim's). Il me reconnaissait en tant que son animatrice et après les premières 48h (je tiens à le répéter, toujours les plus difficiles avec l'enfant !) il cherchait ma présence et il écoutait avec moins d'opposition ce que je lui disais. Il distinguait clairement son anim des autres anims. Même s'il ne cherchait pas le partage avec les autres enfants, il y faisait attention, par exemple en contrôlant qu'ils étaient là en promenade ou en leur donnant des choses (verre, moitié du biscuit..) si il était incité à le faire.

Une semaine, on pourrait penser, ce n'est pas grandes choses. Au contraire, une semaine fait la différence parce que s'est la Rencontre qui crée les bases pour le changement. En lui comme en moi. En fait, en étant testé on se teste nous même en même temps.

« Jusqu'où je peux arriver sans lâcher ? Jusqu'où je peux continuer à exister ? ». C'est une découverte faite à travers les limites, mais la découverte elle-même, n'a pas de limites, elle reste toujours ouverte.